

François Pétrarque

Triumphes

traduit de l'italien par Jean-Yves Masson

Pétrarque, dont on a longtemps négligé (bien à tort) l'œuvre latine, et dont on lit surtout le *Chansonnier*, considérait les *Triumphes* comme sa contribution la plus importante au développement de la littérature en langue « vulgaire ». Il y travailla près de vingt-cinq ans (de 1351 au plus tard jusqu'à sa mort en 1374) sans jamais parvenir à les considérer comme pleinement achevés. Ils n'en constituent pas moins la clé de voûte de son œuvre, dans la mesure où leur ambition fut de donner une forme cohérente et synthétique à toute sa pensée. Du haut de ce massif, comme du haut du Ventoux dont une lettre célèbre raconte l'ascension, on peut contempler ce paysage qu'est le monde intérieur de Pétrarque tout autrement que comme une curiosité réservée aux esthètes ou aux érudits.

Répartis en douze chants, les *Triumphes* (de l'Amour, de la Chasteté, de la Mort, de la Renommée, du Temps et de l'Éternité) composent en effet une fresque en six tableaux qui met en perspective, autour de la figure de Laure, tous les héros de l'histoire et de la pensée dont les enseignements ont accompagné Pétrarque au cours de sa vie : entreprise synoptique, en somme, qui veut rassembler sous l'œil de l'esprit, pour en tirer une leçon cohérente, les savoirs hérités de l'Antiquité, les leçons de l'histoire, de la théologie et de la philosophie – mais aussi édifier le mythe personnel du poète et résumer l'histoire de son esprit. Entreprise inachevable, sans doute, dont il est d'autant plus passionnant de suivre les difficultés, les lacunes, les errances, puisque s'y fait entendre déjà *sotto voce* le désarroi d'une conscience éminemment moderne de l'univers, au carrefour entre deux époques de l'esprit, entre l'âge de la foi et celui de l'humanisme naissant.

Les *Triumphes* n'ont pas été traduits en français depuis le début du vingtième siècle, et la dernière traduction qui en fut donnée était une tentative de transposition en alexandrins. Dans le maniement de la période ou de l'hexamètre latins comme dans la pratique de l'hendécasyllabe italien, Pétrarque savait que la pensée a son rythme. Et, travaillant à cette traduction, il m'est apparu que cette œuvre n'avait chance de rester lisible, dans la distance qui la sépare de nous, qu'à condition d'en restituer la pulsation, le dynamisme incantatoire, la brièveté exemplaire héritée de la *brevitas* latine. Comme l'a tenté André Pézard dans sa transposition troublante de Dante, j'ai choisi pour cela le décasyllabe qui fut, à l'époque de la réception de Pétrarque dans notre langue, le vers majeur de la poésie, et qui seul restitue en français une sensation proche de celle que procurent à la lecture les accents de l'hendécasyllabe. J'ai choisi de respecter les contraintes syllabiques qui marquent son histoire dans notre langue (dièreses comprises, dont la prononciation est réglée par l'étymologie des mots), sans m'autoriser les élisions que permet la tradition italienne, mais en évitant tout recours à l'archaïsme dans le choix des termes (au rebours du parti-pris d'André Pézard, dont le danger est de tendre au pastiche, à la reconstitution illusoire d'un état disparu de la langue). Je me suis donc limité autant que possible à un lexique composé pour l'essentiel de termes nés avant la fin du seizième siècle, mais toujours vivants pour nous, en les employant toujours dans le sens qu'ils ont pris aujourd'hui. La langue de Pétrarque, en effet, est encore parfaitement accessible au lecteur italien cultivé de notre temps ; mais la sensibilité qu'elle exprime est séparée de la nôtre par un abîme qu'il est inutile de chercher à masquer, et la traduction ne peut faire autrement que d'être le résultat d'une lecture ponctuelle, datée, portant l'empreinte du moment précis où elle est élaborée. Seul le travail sur la syntaxe, ici parfois légèrement infléchi, espère rendre l'écart qui sépare le vers du *sermo pedestris*, et tente de suivre les méandres de la pensée.

Le parti-pris d'une diction syllabique (justifié à mes yeux par la logique même du décasyllabe et par les rares mais éclatantes réussites dont il fut l'instrument dans la poésie française du vingtième siècle) et celui de respecter le nombre des vers de l'original pour ne pas en modifier l'architecture (le nombre des vers de certains *Triumphes* relève manifestement d'un calcul de proportions, même si certaines parties sont inachevées) m'ont parfois obligé à m'écarter du sens littéral : dans ce cas, une traduction plus exacte est donnée en note. Si j'envisage de publier un jour l'ensemble des *Triumphes* traduits de cette manière (alors qu'il s'agissait pour moi, au début de mon travail, d'un essai provisoire et privé), c'est que j'ai le sentiment de ne pas m'être écarté outre mesure de la précision qu'un lecteur contemporain est en droit d'exiger d'une traduction – c'est-à-dire, pas plus que si j'avais eu recours au vers dit « libre » auquel j'ai donné jusqu'ici la préférence dans les travaux que j'ai publiés.

J.-Y. M.

TRIUMPHUS MORTIS
(Triomphe de la mort)

I

La glorieuse et gracieuse dame,
qui aujourd'hui n'est qu'esprit et poussière,
mais fut jadis colonne de vertu,
s'en revenait joyeuse du combat, 5
ayant vaincu son illustre ennemi
qui terrassait le monde par ses ruses,
sans autres armes que son chaste cœur,
son beau visage et ses pensers modestes,
son parler sage, ami de la pudeur.
C'était merveille inouïe de voir 10
rompus d'Amour l'arc et les traits, et ceux
qu'il fit mourir ou vivants captura.
La belle dame et ses quelques compagnes
s'en revenaient de leur noble victoire
en se serrant sous un bel étendard. 15
La gloire vraie est rare, et ces élues
étaient bien peu, mais chacune semblait
de vers illustres digne, ou de chroniques.
Et leur blason victorieux portait
champ de sinople avec hermine blanche 20
ayant collier d'or fin et de topazes.¹
Non point humaines, vraiment, mais divines
étaient leur marche et leurs saintes paroles :
heureux qui naît pour un si haut destin !
Elles semblaient des étoiles autour 25
d'un soleil qui, sans ternir leur éclat,
les embellit, et portaient en couronne
à leurs cheveux violettes et roses.
Elles allaient, joyeuses de leur gloire,
quand j'aperçus une sombre bannière : 30
alors, de noir drapée, et furieuse
(et je ne sais si l'on vit telle rage
chez les géants à Phlégra²) une dame
en s'avancant, dit : « Ô dame qui vas,
de ta jeunesse et de ta beauté fière 35
sans rien savoir du terme de ta vie,

celle je suis que vous nommez cruelle
et importune, ô peuple aveugle et sourd,
sur qui la nuit vient bien avant le soir.³

J'ai, de mon glaive tranchant et pointu, 40
à leur déclin mené Troyens et Grecs,
et les Romains à leur perte conduit
avec bien d'autres nations barbares ;
et j'ai, venant quand tel ne m'attendait,
interrompu mille vaines pensées. 45

Voici qu'à l'âge où plus douce est la vie,
vers vous je viens, avant que la Fortune
ne rende amer si suave breuvage.

– Sur celles-ci, tu n'as aucun pouvoir,⁴
et peu sur moi : sur ma seule dépouille 50
(dit celle qui n'eut sa pareille au monde).

J'en sais un qui de ma mort souffrira
bien plus que moi, car ma vie est sa vie ;⁵
moi, de me délivrer, je te rends grâces. »

Comme les yeux devant chose nouvelle 55
tardent à voir et s'étonnent d'abord,
puis se reprennent, la cruelle ainsi,
après avoir un bref instant douté,
se ressaisit : « Je les reconnais bien,
dit-elle, et sais quand ma dent les mordit. » 60

Puis, fronçant moins le sourcil, plus affable,
elle ajouta : « Tu mènes ce cortège,
toi qui n'as point tâté de mon venin.

Fie-toi donc un peu à mon conseil,
moi qui pourrais te forcer : rien n'est mieux 65
que d'éviter la vieillesse et ses maux.

Or je consens à te faire un honneur
que je n'ai point coutume d'accorder :
tu passeras sans peur et sans souffrance.

– Comme il plaira au Seigneur qui gouverne 70
du haut des cieux sagement l'univers :
de moi feras ce que tu fis des autres. »⁶

Ainsi dit-elle : et voici que soudain
de tous côtés les champs de morts s'emplirent,
que prose ou vers ne peuvent dénombrer ; 75
venus d'Espagne ou du Catay,⁷ de l'Inde
ou du Maroc, et de tous points du temps,
couvrant déjà la vallée et ses pentes.

Là étaient ceux que l'on a dit heureux,

princes régnants, empereurs et pontifes : 80
les voici nus, miséreux, mendiants.

Que sont honneurs à présent devenus ?
Où sont les mitres, les sceptres, les pierres,
et les habits de pourpre ? Où, les couronnes ?

Malheureux qui dans les choses mortelles 85
met son espoir (mais qui ne l’y met pas ?) ;
s’il est déçu pour finir, c’est justice.

Aveugles, vous ! à quoi bon tant d’efforts ?
Vous retournez à notre antique mère,⁸
et l’on connaît à peine votre nom. 90

Est-il un seul de vos mille travaux
qui ne soit point vanité manifeste ?
Qui comme vous s’affaire, qu’il le dise !

Dites, que vaut de soumettre les peuples
et de lever l’impôt sur l’étranger, 95
l’esprit brûlant de courir à sa perte ?

Après ces vains et périlleux travaux,
quand par le sang l’on a conquis des terres
et un trésor, eau et pain semblent doux,
et verre et bois, bien plus qu’or et bijoux. 100

Mais c’est assez sur un si vaste thème,
et je reviens à mon premier discours.

Je dis qu’était l’heure extrême venue
de cette brève et glorieuse vie,
et le moment de l’incertain passage ; 105
vinrent alors des dames en cortège,
l’âme du corps non disjointe, pour voir
si Mort saurait ne point être trop dure,
belle assemblée en ce lieu réunie
pour contempler l’inévitable fin 110
que nous ferons – mais non plus d’une fois ;
toutes étaient ses proches, ses amies.

Alors, la Mort d’une main arracha
de ce chef blond un cheveu d’or, cueillant
du monde ainsi la plus belle des fleurs, 115
par haine, non, mais pour mieux démontrer
qu’elle a pouvoir sur les choses sublimes.

Combien de pleurs et de gémissements
furent alors versés ! seuls restaient secs
ces yeux si beaux par moi longtemps chantés ; 120
car parmi tant de soupirs, tant de deuils,
seule joyeuse, elle restait assise,

cueillant déjà les fruits de sa vertu.

Toutes disaient : « Ô Déesse mortelle,
en paix va-t-en ! » Telle elle fut, vraiment : 125
Mort fit pourtant valoir son droit cruel.

Qu'en sera-t-il des autres, si ma dame
brûla, gela, périt en peu de nuits ?
Ô fausseté de l'humaine espérance !

Qui était là sait le compte des larmes 130
dont cette mort fit inonder la terre ;
toi qui m'entends, tu peux l'imaginer.

C'était à l'aube, au jour d'avril sixième
qui me lia et qui, pauvre de moi,
me délia : tant Fortune varie ! 135

Nul n'endura jamais en servitude,
ni dans la mort, la souffrance que j'eus
de conserver la vie et d'être libre.

Il était dû au monde, aux lois de l'âge,
de lui laisser son plus bel ornement : 140
venu premier, je devais, moi, partir !

Ce n'est le lieu de dire ma souffrance,
moi qui à peine ose y penser, et n'aime
point en parler dans mes vers ni mes rimes.⁹

« Vertu, beauté, douce grâce sont mortes ! » 145
Autour du chaste lit les belles dames
tristes disaient : « Qu'advient-il de nous ?

reverra-t-on jamais dame si pure ?
entendra-t-on jamais parler si sage,
et chant si plein d'angélique douceur ? » 150

Or son esprit, quittant ce sein si beau,
clos sur lui-même, emportant ses vertus,
à cet endroit faisait le ciel serein.

Nul ennemi ¹⁰ ne fut assez ardent
pour offusquer d'une ombre son regard 155
tant que la Mort n'eut point fini son œuvre.

Pleurs et frayeur étant devenus vains,
chacune, ayant perdu toute espérance,
ne faisait plus qu'admirer le visage :

l'âme contente alors s'en fut en paix, 160
non point comme une flamme que l'on souffle,
mais s'éteignant doucement d'elle-même,

à la façon d'une chère lumière
qui d'aliment peu à peu sent le manque,
mais jusqu'au bout brûle claire et suave. 165

Pâle, non point, mais blanche plus que neige
quand le vent cesse au flanc d'une colline,
elle semblait, comme lasse, dormir.

Presque un sommeil dans ses yeux adorables,
l'esprit déjà s'étant séparé d'elle,
c'était ce que les sots nomment mourir :
sur ses beaux traits, la Mort paraissait belle.

170

II

La nuit qu'advint¹¹ le malheur qui rendit
cet astre au ciel, plus qu'il ne l'éteignit,
en me laissant ici-bas sans lumière,

dans l'air déjà répandait le doux gel
par quoi l'été l'amie de Tithon¹²

rend moins confus, d'ordinaire, les songes ;
quand une femme, à cette heure pareille,¹³
et de gemmes d'Orient couronnée,¹⁴
se détachant de mille autres couronnes,¹⁵

vers moi tendit sa main tant désirée
en me parlant et poussant des soupirs,
ce dont mon cœur eut douceur éternelle :

« Reconnais-tu celle qui dès l'abord
te détourna des chemins du vulgaire ? »

Elle s'assit, telle que la connut

mon jeune cœur, humble, sage et pensive,
en me faisant m'asseoir sur une rive
qu'un beau laurier et qu'un hêtre ombrageaient.¹⁶

« Puis-je oublier ma sublime déesse ? »¹⁷

dis-je, comme un qui sanglote en parlant,

« dis seulement si tu es morte ou vive ! »

– Je suis vivante, et tu es mort encore
(dit-elle alors), et tu le resteras
jusqu'au moment de quitter cette terre.

Bref est le temps, malgré notre désir ;
modère-toi, resserre tes paroles,
avant que l'aube, approchant, nous surprenne. »

Et moi : « Quand vient la fin de l'autre vie
qu'on dit sereine,¹⁸ ô toi qui le sais bien,

5

10

15

20

25

dis-moi : mourir, est-ce grande souffrance ? 30
 – Aussi longtemps que tu suivras, dit-elle,
 l’aveugle avis du vulgaire endurci,
 tu ne pourras obtenir le bonheur.

La mort est fin d’une prison obscure 35
 aux nobles cœurs ; elle est douleur aux autres,
 qui dans la fange ont mis tout leur souci.¹⁹

Ma mort devrait, qui tant te met en peine,
 te réjouir, si du moins le millième
 t’était connu de la joie où je suis. »

Elle parlait, gardant dévotement 40
 les yeux au ciel ; puis ses lèvres de rose,
 obéissantes, se turent. Et moi :

« Sylla, Néron, Caligula, Mézence²⁰
 et Marius, les flancs brûlants, les fièvres,
 rendent la mort plus amère qu’absinthe ! 45

– Nier ne puis (dit-elle) que l’angoisse
 d’avant la mort ne soit vive douleur,
 et pire encor, la peur d’être damné :

pour peu que l’âme en Dieu trouve assistance,
 avec le cœur, certes faible en lui-même, 50
 qu’est-ce, la mort, d’autre qu’un bref soupir ?

Pour moi, déjà proche du pas suprême,
 la chair sans force et l’âme vigilante,
 ces tristes mots j’entendis, à voix basse :

“Ô malheureux, lui qui compte les jours, 55
 dont chacun semble mille ans ! C’est en vain
 qu’il vit : sur terre il ne la reverra.

Il court la mer et va de rive en rive,²¹
 et où qu’il fût, jamais il ne changea :
 ses mots, ses vers, ses pensers sont pour elle.” 60

Tournant alors mes regards affaiblis
 de ce côté, j’aperçus notre amie
 qui te retint et soutint mes efforts.²²

Je reconnus ses traits et son langage 65
 qui raffermir souvent mon cœur : jadis
 honnête et belle, à présent grave et sage.

Et quand j’étais dans ma saison plus belle,
 à toi plus chère, et dans la fleur de l’âge,
 (nombreux sont ceux dont j’occupais l’esprit)²³ 70
 même en ce temps, presque amère me fut
 la vie auprès de cette douce mort,
 bienfait que peu de mortels ont connu ;

car tout le temps du passage, ma joie
 plus grande fut qu'à rentrer d'un exil ;
 mais la pitié navrait mon cœur pour toi. 75

– Ô Dame (dis-je), au nom de cette foi,
 qui, je le crois, fut assez manifeste,
 et l'est bien plus aux yeux de qui tout voit,²⁴
 Amour jamais vous a-t-il inspiré
 d'avoir pitié de mon si long martyre, 80
 sans délaisser votre noble vertu ?

Car tour à tour dédains, pardons, colères,
 qui dans vos yeux si beaux me furent doux,
 tinrent longtemps mon désir dans le doute. »

À peine avais-je dit ces mots, je vis 85
 briller ce doux sourire étincelant,
 soleil jadis de mes esprits souffrants.

Puis, d'un soupir : « Mon cœur jamais ne fut
 ni ne sera d'avec toi séparé ;
 mais du regard j'ai tempéré ta flamme, 90
 car pour sauver notre jeune renom
 il n'était nulle autre voie : une mère
 n'aime pas moins, quand même elle châtie.

Que de fois ai-je dit : « Celui-là aime ; 95
 bien plus : il brûle ; il y faut un remède !
 Mal soigne, hélas, qui désire ou qui craint.

Qu'en me voyant, tout lui reste invisible !²⁵
 C'est là souvent ce qui te contraignit,
 comme on réfrène un cheval s'il s'emporte. 100

Or mille fois et plus, parce qu'Amour
 brûlait mon cœur, tu me vis en colère :
 toujours en moi raison vainquit l'instinct.

Quand je te vis vaincu par la douleur,
 je t'adressai des regards doux et tendres,
 sauvant ainsi ta vie et notre honneur ; 105
 et quand la passion fut trop puissante,
 me détournant, je te congédiai,
 tantôt craintive et tantôt attristée.

Ce furent là mes ruses : t'accueillir
 tantôt clémente et tantôt dédaigneuse, 110
 (tu le sais bien pour l'avoir tant chanté) ;
 car je te vis parfois si gros de larmes
 que je disais : « Celui-là est perdu,
 si nul ne l'aide, et les signes sont sûrs » :
 en tout honneur, je te portais secours ; 115

mais Passion parfois t'éperonnait,
 et je disais : "Il faut un mors plus dur !"

Du chaud au froid, du rouge à la pâleur,
 triste ou joyeux, je t'ai conduit ainsi,
 peut-être las, mais sauf, et j'en ai joie. » 120

Et moi : « Ô Dame, assez grand fruit aurait
 porté ma foi, si je pouvais le croire ! »,
 dis-je en tremblant, n'ayant point les yeux secs.

« Homme de peu de foi ! Te le dirais-je
 sans le savoir, ou si ce n'était vrai ? » 125

répondit-elle, en semblant s'empourprer.

« Si j'eus plaisir à te voir sur la terre,
 c'est mon secret ; mais ces liens très doux
 me plurent fort, qui entouraient ton cœur ;
 et le beau nom, si la rumeur ne ment, 130
 que tu m'acquis en tous lieux par ton dire ;
 de ton amour, je n'ai jamais requis
 que la mesure : elle seule manqua.

Pour me montrer ce que j'avais bien vu,
 au monde entier tu t'ouvris de tes peines : 135
 d'où ma froideur, dont encor tu t'affliges ;
 en tout le reste il y eut cet accord
 qu'Amour produit s'il reste honnête et pur.

Et presque furent égales nos flammes,
 du moins quand j'eus compris que tu brûlais : 140
 mais l'un montra ce que l'autre celait.

Toi, implorant à en perdre la voix,
 moi, me taisant : la pudeur et la crainte
 faisaient mon grand désir paraître faible.

Une douleur que l'on cache n'est moindre, 145
 ni, pour aller se lamentant, plus grande :
 le vrai ne croît ni ne décroît par feinte.

Tout voile, au moins, ne fut-il pas rompu,
 quand devant toi je fis miennes tes phrases,
 chantant *En dire plus, notre amour n'ose ?*²⁶ 150

Mon cœur fut tien : j'ai gardé mes regards ;
 et tu t'en plains, trouvant partage injuste,
 t'ôtant le moins, de te donner le plus !

Tu ne vois pas qu'en te les dérobant
 bien mille fois, c'est plus de mille et mille 155
 qu'avec tendresse ils te furent rendus.

Et leurs paisibles lumières toujours
 auraient été vers toi, si je n'avais

craint ton brasier de flammes périlleuses.
 Je veux te dire une conclusion, 160
 pour te laisser sur des mots qui peut-être
 t'agrèeront, en cette heure où je pars
 je fus comblée, heureuse en toutes choses ;
 sur un seul point je me déplus moi-même :
 tu me trouvas née en terre trop humble.²⁷ 165
 De vrai, je souffre encor de n'être née
 au moins plus près de ton nid tout en fleurs ;²⁸
 mais c'est assez de t'avoir plu ainsi :
 car si ton cœur, auquel seul je me fie,
 ne m'eût connue, il eût aimé ailleurs, 170
 et mon renom, ma gloire en seraient moindres.
 – Cela, non ! (dis-je). Au ciel la tierce roue,²⁹
 ne bougeant point, m'eût élevé partout,
 où que ce fût, vers un si grand amour !
 – Ainsi soit-il : l'honneur que j'en reçus 175
 me suit (dit-elle) ; et toi, dans ton bonheur,
 tu ne sais rien des heures qui s'enfuient.
 Or vois, quittant son lit doré, l'Aurore
 rendre aux mortels le jour, et le soleil
 de l'Océan émerger à demi. 180
 Elle s'en vient nous séparer, hélas !
 Sois bref, et pour le peu de temps qui reste,
 prévois les mots que tu veux prononcer.
 – Douces et tendres, vos paroles, (dis-je)
 m'ont fait mes maux suaves et légers ; 185
 vivre sans vous m'est pourtant dur fardeau :
 je veux savoir, ma Dame, si je vais
 partir bientôt, ou tarder à vous suivre. »
 Elle, déjà s'éloignant, dit : « Je crois
 que tu seras longtemps sans moi sur terre. »

TRIUMPHUS TEMPORIS
(Triomphe du Temps)

De son logis, précédé de l'aurore,
si tôt sortait le soleil ceint de flammes
que l'on eût dit : « Il vient de se coucher ! ».

S'étant levé, comme font les gens sages,
il contempla les alentours, et dit : 5
« Que t'endors-tu ? Il convient de mieux faire !

Vois donc : si tel, en grand renom sur terre,
une fois mort, garde sa renommée,
qu'en sera-t-il de notre loi céleste ?

Car si la mort accroît encor la gloire 10
d'un homme mort au lieu de l'étouffer,
j'y vois la fin de notre privilège !³⁰

Et je m'irrite : où est mon avantage ?
Qu'ai-je de plus au ciel qu'eux sur la terre ?
Vais-je prier pour être leur égal ? 15

Quatre chevaux j'étrille avec grand soin,
et je les mène à l'Océan pour paître :
un nom mortel serait donc indomptable ?

Pareil affront serait intolérable,
fussé-je au ciel, non premier, mais second, 20
ou même tiers. Et de cela j'enrage !

Mais maintenant que mon zèle s'enflamme,
mon grand courroux double à mon vol ses ailes ;
je l'avoûrai : j'envie les humains !

J'en vois d'aucuns parmi eux, après mille, 25
mille et mille ans, plus illustres qu'en vie,
quand mes travaux à moi n'ont nulle issue.

Je suis resté tel qu'au temps où la terre
n'existait point, moi qui vais jour et nuit
tournant toujours dans un cercle sans fin. » 30

Après avoir prononcé ces paroles,
avec dédain il s'en fut, plus rapide
que le faucon qui s'abat sur sa proie :

et plus encor, dis-je, car la pensée
ne pouvait suivre un tel vol, ni les mots : 35
et j'eus grand-peur, ne le pouvant décrire.

À voir pareille course merveilleuse,
je méprisai la pauvre vie humaine
bien plus que je ne l'avais estimée,

et je trouvai que c'était vanité 40
 de se lier aux choses éphémères :
 le cœur étreint ce qui déjà n'est plus !
 Qui a souci de soi, de son salut,
 qu'il veille bien, tant qu'il est le seul maître
 de son destin, à n'espérer qu'en Dieu ; 45
 pour moi, comment je vis le temps s'enfuir
 emporté par la course sans repos,
 j'ai perdu tout espoir de le décrire.
 Je vis le gel en la saison des roses,
 et presque ensemble froidure et chaleur : 50
 à qui l'entend, cela paraît merveille,
 mais s'il y songe avec froide raison,
 il comprendra ; que ne l'ai-je compris !
 J'en suis honteux aujourd'hui pour moi-même.
 Je fus empli de vaines espérances 55
 dans ma jeunesse : aujourd'hui, ce miroir
 où je me vois me montre mes erreurs ;
 autant que puis, je prépare ma fin
 en méditant cette miennne vie brève :
 enfant à l'aube – et ce soir, un vieillard ! 60
 Qu'est-elle d'autre qu'un seul jour, la vie ?
 Brumeux et bref et froid, plein de soucis,
 qui paraît beau, mais n'a point de valeur.
 Et les humains mettent leur joie en elle,
 et leurs espoirs, et s'en font une gloire : 65
 mais vont-ils vivre ou mourir ? Ils ne savent.³¹
 Pour moi qui vois cette course à l'abîme,
 je vois s'enfuir ma vie, et le soleil
 mener sans frein le monde à sa ruine.
 Replongez-vous, jeunes gens, dans vos frasques, 70
 sans mesurer votre temps ! Mais on sait
 qu'un mal prévu fait pourtant moins souffrir.³²
 J'ai beau parler sans doute en pure perte,
 je vous le dis : le mal qui vous endort
 point n'est bénin, qui fait périr votre âme ; 75
 passent les jours et les mois et les ans :
 vous comme moi, à bien peu d'intervalle,
 nous partirons pour une autre contrée.
 Ne rendez pas selon votre coutume
 vos cœurs calleux, insensibles au vrai ! 80
 Tournez les yeux pendant qu'il en est temps ;
 et n'attendez que la mort vous décoche

son dard cruel, comme font la plupart –
tant innombrable est la foule des sots !³³

Et tandis que, dans la pleine lumière, 85
je voyais fuir l’astre qui m’a causé
si grand dommage, illusion si grande,
je vis passer une troupe de gens
indifférents au Temps, à sa furie :
un chroniqueur les avait en sa garde, 90
ou un poète ; ils sont dignes d’envie,
car ils ont pris leur envol, ils ont fui
loin des remparts de la prison commune.

Contre eux, celui qui parmi tous les astres
est seul brillant,³⁴ s’apprêtant à l’effort, 95
accélérait encore son essor,
doublant la ration de ses coursiers ;
la reine alors ³⁵ dont j’ai dit le triomphe,
ne put qu’abandonner certains des siens.

Et je notai ces mots d’un inconnu : 100
« À ces humains, ces arbustes fragiles,
sont réservés des abîmes oubli !

Et le Soleil, des années et des lustres,
roulant toujours, vaincra l’esprit humain,
et rien ne restera tant de gloire. 105

Que de héros, des rives du Pénée
jusques à l’Hèbre ³⁶ ont sombré dans l’oubli !
Combien au bord du Xanthe,³⁷ au bord du Tibre !

Par un douteux hiver, une embellie :
telle est la gloire : un nuage l’efface. 110
Un grand délai fait grand tort aux grands noms.

Car passeront vos fastes, vos grandeurs
et passeront les titres, les royaumes ;
le Temps rompt tout et ravit aux moins bons
comme aux meilleurs toute chose mortelle ; 115
le Temps dissout non seulement vos corps,
mais vos esprits et vos raisonnements.

Ainsi fuyant, il emporte le monde
sans nul repos et ne s’arrête point,
et pour finir il fait de vous poussière. 120

L’humaine gloire au front porte des bois
dignes et fiers : il faut pour les briser
un peu de temps et de persévérance ;
mais quoiqu’en dise et pense le vulgaire,
si notre vie était un peu moins brève, 125

vous les verriez retourner en fumée. »

Après ces mots, comme l'on ne doit pas
nier le vrai, mais lui accorder foi,
je vis la gloire : une neige au soleil ;

et de nos noms je vis le Temps vainqueur
si puissamment, que je ne fis plus cas
de ces vaincus ; sans doute, le vulgaire
ne le croit point, jouet de tous les vents,
qui se repaît d'idées mensongères,
et croit meilleur de mourir chargé d'ans.

130

135

Que de vieillards, pourtant, qu'accable l'âge !
Combien d'heureux qui sont morts dans les langes !
N'a-t-on pas dit : « Heureux qui n'est point né » ?

Mais pour la foule, à grande erreur sujette,
imaginons qu'une gloire perdure :
dites, est-ce là chose d'un si grand prix ?

140

Il vainc, il ôte tout, le Temps avide ;
la gloire n'est qu'une seconde mort ;
à l'une et l'autre il n'est point de remède :
le Temps triomphe, et des noms, et du monde.

NOTES

TRIOMPHE DE LA MORT

1. La blancheur de l'hermine symbolise la pureté de cœur, l'or la noblesse, les topazes la chasteté ; le fond vert (« de sinople » en termes de blason) indique la jeunesse et la force vertueuse de Laure.

2. Localité de Thessalie où Zeus défit les géants qui voulaient prendre d'assaut l'Olympe.

3. C'est-à-dire : vous, peuple (*gente*) qui vivez dans la nuit en plein jour, sans comprendre que la mort est un bien. Ici, *sorda* et *cieca* pourraient aussi s'appliquer à la Mort elle-même et non à *gente* : « et que nomment aveugle et sourde / ceux qu'enveloppe la nuit avant même la tombée du soir » ; cette interprétation n'est plus retenue comme satisfaisante par les éditeurs modernes.

4. Toutes les compagnes de Laure sont mortes. Comme le lui rappelle la mort (vers 62-63), elle est la seule à être encore vivante.

5. Il s'agit de Pétrarque. Littéralement : « lui dont le salut (au double sens de survie et de salut spirituel) dépend de ma vie. »

6. Il faut sans doute comprendre ici que Laure refuse la faveur que lui propose la Mort et qu'elle accepte de mourir de la mort commune. C'est ce qui explique qu'elle puisse renseigner le poète, dans la seconde partie

du *Triomphe*, sur les souffrances du passage (sans quoi il y aurait une contradiction entre ces vers et les vers 46-48 de la seconde partie du *Triomphe*). Quant à la proposition de la Mort de lui épargner la peur, Laure sait que sa vertu lui suffit pour rester sereine.

7. Le *Catay* est l'ancien nom de la Chine.

8. La Terre, selon une expression inspirée de Virgile.

9. On retrouve ici la distinction, courante chez Pétrarque, entre les vers latins (*versi*) et les poèmes en langue vulgaire (*rime*).

10. La critique, par rapprochement avec d'autres occurrences de ce mot dans le *Chansonnier* de Pétrarque, s'accorde à penser que le mot *aversari* désigne les démons.

11. On serait tenté de comprendre « la nuit qui suivit », mais le verbe *seguire*, à l'époque de Pétrarque, n'a pas obligatoirement ce sens ; de plus on voit clairement, à lire la suite, que la vision n'a pas lieu la nuit mais à l'aube. La première partie du *Triomphe de la mort* se déroule sur un plan mythique ; le poète n'est pas présent dans ce tableau : Laure meurt exclusivement entourée de femmes, et aucun homme n'est admis à cette heure suprême. Comme Laure le rappelle plus loin (vers 56-57), Pétrarque est en voyage au moment de la mort de sa bien-aimée : celle-ci vient le visiter en songe, dans la seconde partie de ce *Triomphe*, aussitôt après avoir expiré.

12. L'aurore, qui est désignée par une périphrase similaire au début du *Triomphe de l'amour* (premier poème du cycle) dont c'est ici un rappel. Tithon est l'un des fils de Laomédon, roi légendaire de Troie, de qui l'Aurore conçut Memnon.

13. *Stagione* est un mot qui désigne couramment chez Pétrarque un moment, une durée, une heure, non la « saison ». Il s'agit de l'heure précise de la mort de Laure.

14. Les pierres d'Orient sont les plus pures (Dante parle ainsi du « saphir d'Orient » au début du premier chant du *Purgatoire*) ; en outre les pierres qu couronnent Laure évoquent ici les étoiles de l'aube, à l'Orient.

15. Les âmes du Paradis.

16. À l'arbre de Laure s'ajoute ici le hêtre, symbole de solitude.

17. *Alma* est un adjectif qui réunit, comme en latin, les idées de sublimité, d'empire, de réalité nourricière. Il paraît plus conforme à l'ordre des mots et au contexte de considérer *alma* comme adjectif et *diva* comme substantif, mais on pourrait aussi comprendre l'inverse et entendre « l'alma » comme désignant l'âme : *l'alma mia diva* signifierait alors *ma chère âme divine*.

18. L'expression *altra serena* pour désigner la vie peut provenir de Dante (*Enfer*, VI, 51 et XV, 49) mais la construction ici est obscure ; si *serena* est adjectif, il faut comprendre *al fin di quest'altra ch'ha nome vita serena*, cette « autre vie » étant la vie terrestre par rapport à la vie véritable dont Laure a parlé plus haut, qui est la vie éternelle. Dans la remarquable édition sur laquelle je me suis en général appuyé pour la présente traduction (Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 1984), Guido Bezzola propose de comprendre *serena* dans le sens de *sirène* : la vie est une autre sirène, qui vient s'ajouter à celles de la mythologie ; cette solution a le mérite de paraître grammaticalement plus naturelle, mais il me paraît assez douteux (comme à plusieurs commentateurs éminents) qu'une « sirène » puisse « prendre fin ». C'est là un bon exemple des difficultés de compréhension qu'offre le texte de Pétrarque.

19. La fange : c'est-à-dire bien entendu le corps né de la glèbe et promis à y retourner.

20. Cette liste rassemble les noms d'un certain nombre de personnages historiques célèbres pour la cruauté des supplices qu'ils inventèrent ; Mézence est le roi étrusque mentionné par Virgile qui faisait attacher les condamnés à mort à des cadavres en décomposition. Le texte original mentionne Caligula sous de nom de Gaius.

21. Pétrarque était en Italie au moment de la mort de Laure.

22. La sage conseillère de Laure modère les ardeurs du poète. Il est plus difficile d'interpréter le verbe *sospingere*, qui peut suggérer l'idée qu'elle incite Laure à ne pas se montrer trop sévère avec le poète désespéré. Elle agit en somme en modératrice.

23. On pourrait croire que c'est l'amour de Pétrarque pour Laure qui « a donné à penser et à parler à beaucoup », mais Laure dans ce tercet évoque le temps de sa plus grande beauté, non les commentaires auxquels a pu donner lieu la passion du poète.

24. Maintenant qu'elle est auprès de Dieu, celui qui voit tout, Laure ne peut plus douter de la loyauté des sentiments du poète (*fede*, vers 76).

25. Littéralement : « Qu'il contemple seulement le dehors et ne voie pas le dedans ».

26. La critique admet en général qu'il s'agit ici d'une allusion à une *Canzone* perdue de Pétrarque.

27. En terre trop humble : la Provence, et particulièrement Avignon, cité sans gloire historique particulière.

28. *Fiorito nido* est un jeu de mot sur l'étymologie du nom de Florence. Laure regrette de n'être pas née en Toscane, terre dantesque. Sur la dépréciation d'Avignon et la glorification de la Toscane, on doit rappeler que le père de Pétrarque, notaire à Florence, avait été condamné à l'exil deux ans avant sa naissance : c'est pour cette raison qu'il choisit de venir s'établir auprès du Pape en Avignon quand Pétrarque (né à Arezzo en 1304) avait huit ans. Le poète n'a jamais éprouvé de tendresse particulière pour la Provence, dont le séjour est lié pour lui à la disgrâce de sa famille ; à la fin du *Triomphe de l'Éternité*, il parle de la Durance comme d'un fleuve né dans la Géhenne ».

29. Le troisième ciel, règne de Vénus, qui figure au nombre des étoiles fixes dans l'ancienne cosmogonie : dès la naissance, les étoiles destinaient Pétrarque à aimer Laure et il l'aurait rencontrée de toute façon, même si elle s'était trouvée ailleurs.

TRIOMPHE DU TEMPS

30. Celui du soleil et des autres corps célestes dont les révolutions définissent le cours du temps, qui devrait normalement faire tomber dans l'oubli toute chose.

31. On peut comprendre aussi : « alors que nul ne connaît la mesure de sa vie, ou plutôt de sa mort », c'est-à-dire de cette mort qu'est la vie comparée à la vie éternelle.

32. Souvenir de Dante (*Paradis*, XVII, 27) et d'un vers apocryphe attribué à Ovide : « Nam praevisa minus laedere tela solent ».

33. *Ecclésiaste*, I, 15.

34. Dans la cosmogonie de l'époque, le soleil est la source universelle de la lumière, qu'il communique à l'ensemble des autres corps célestes.

35. La reine dont j'ai dit le triomphe : la Renommée, dont le *Triomphe* s'insère entre le *Triomphe de la Mort* et celui du *Temps*.

36. Des rives du Pénée jusques à l'Hèbre : c'est-à-dire de la Thessalie à la Thrace, autrement dit dans toute la Grèce. L'Hèbre est le fleuve de Thrace dans lequel furent jetées la tête et la lyre d'Orphée après que celui-ci eut été déchiqueté par les Bacchantes.

37. Le Xanthe (également appelé le Scamandre) est le fleuve de Troie.